

Mikael Engström

Dogge

Traduit du suédois par Philippe Bouquet

LA JOIE DE LIRE

LE MESSAGE

Au début, il n'y avait que le matin et le soir : il se réveillait le matin et s'endormait le soir. Il apprit les jours de la semaine en revenant de la gare de Solna. Ils étaient allés chez le photographe pour se faire tirer le portrait. Elle voulait avoir une belle photo à mettre sur le mur. Il faisait chaud et le soleil tendait entre les maisons un voile de brume en forme de mince rideau clair. Une odeur d'asphalte montait du sol, tandis qu'il marchait gaiement, dans son short bleu. Et il se souvient que, soudain, il y a eu des jours. C'est arrivé alors qu'ils passaient devant le kiosque du marchand de saucisses et qu'il sentait l'odeur de friture. Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi, dimanche. Tous les jours de la semaine dans le bon ordre.

Cette découverte le rendit très fier et ivre de bonheur. Avant, il n'existait qu'une masse de noms de jours ne le concernant pas. Désormais, ils signifieraient quelque chose pour lui, eux aussi. Peut-être avait-il cinq ans et marchaient-ils main dans la main.

On lui donna de l'argent pour qu'il achète sa première barquette de purée avec saucisse grillée et concombre mariné. Dans Förvaltarvägen, une mouette lâcha hélas une crotte dessus. On lui donna alors de l'argent pour en acheter une autre, mais c'était très bien ainsi. Il avait eu droit à sa première barquette.

A y réfléchir, c'était peut-être le premier souvenir qu'il avait d'elle. C'était elle qui avait voulu qu'il s'appelle Douglas, l'année où la NASA avait envoyé Voyager accomplir son très long vol en emportant un message dans toutes les langues du monde, signé par le président américain, qui parlait de la Terre et de ses intentions pacifiques. Mais la sonde était désormais si loin dans l'espace que les signaux qu'elle émettait étaient plus faibles que la lumière d'une lampe de chevet.

LE BUT

Le vent soufflait sur le terrain de football, soulevant un nuage de sable. C'était quelques secondes avant que Perra ne soit affublé du surnom de Perra-nez-plat. Il rigolait, sur sa ligne, alors qu'on allait tirer un penalty. Personne ne lui marquait ce genre de but, surtout pas deux fois. Car, si on lui faisait cet affront, il administrait une telle raclée à l'auteur que celui-ci tirait à côté, le coup suivant, à supposer qu'il ose se présenter pour cela. Perra avait quatorze ans et jouait pour Tottvägen, c'était le roi de son équipe et de toute sa rue. Dogge n'en avait que douze et c'était lui qui allait devoir tirer le penalty. Il avait les cheveux bruns et bouclés, jouait pour Förvaltarvägen et était le plus mauvais de sa propre équipe. En effet, on n'osait pas faire tirer un des bons joueurs, le risque était trop grand qu'il soit définitivement grillé. Or, Dogge n'avait que très peu de chances de toucher le but.

Il posa la balle sur la marque blanche, dans un silence impressionnant. Le vent n'arrêtait pas

de soulever du sable. Dogge sentait des petits grains sur ses gencives, en passant sa langue dessus. Près de lui, Larsa souffla :

– Tire à côté. Si tu marques, il va te tuer.

– Je sais, fit Dogge. Mais, si je marque, on peut gagner.

– On veut pas gagner, répliqua Larsa, on veut vivre. C’est les grandes vacances et elles font que commencer.

– Je le mets, s’obstina Dogge.

– Ça va faire mal. Personne a jamais battu Tottvågen.

– Il est même pas capable de taper dans la balle, fit Nisse BH – qu’on appelait Big Head à cause de sa grosse tête, mais c’était un peu compliqué, alors on abrégait.

– T’en fais pas, on gagnera pas, assura Grunkan. Il va perdre sa godasse.

Tottvågen aimait bien jouer contre Förvaltarvågen, car ils étaient faciles à battre : ils étaient tous très jeunes, aussi bien au foot qu’à la bagarre, qu’ils veuillent en être ou non.

Perra se tapait les mains sur les cuisses en souriant. Dogge regarda d’abord le poteau

gauche, puis le droit et laissa ses yeux courir le long du filet. Le but était assez rudimentaire, avec ses gros montants de bois, et derrière on avait dressé une grande clôture métallique pour empêcher le ballon d'atterrir sur le parking.

Dogge baissa les yeux vers ses chaussures. C'était la paire la plus chère qui ait foulé la terre battue de ce terrain. Des vraies godasses d'international avec crampons à vis. Incroyable, parmi les jeunes de ce quartier. Et puis elles étaient d'une pointure d'international, aussi : du 44 !

Son père était machiniste au cinéma Thulé, dans Råsundavägen, et c'était le metteur en scène d'un film de foot qui les lui avait données, après la première. Dogge avait d'abord été drôlement content, mais ensuite il s'était posé des questions. Elles avaient beau être les meilleures possibles, avec crampons à vis et tout, c'était quand même du 44 et ça le resterait. Elles avaient séjourné longtemps dans la penderie et il allait de temps en temps les regarder, mais rien à faire : c'était toujours du 44. Il finit par s'aviser que, avec quatre paires de chaussettes,

elles lui tenaient à peu près aux pieds. Cela dit, il détestait les sports qui se jouent avec un ballon.

Il prit son élan et expédia un shoot magnifique qui fit mouche. Larsa, Nisse BH et Grunkan étaient consternés. La balle avait d'abord paru passer à l'extérieur, juste à gauche du poteau, mais avait ensuite obliqué, près de la base de celui-ci, et Perra avait plongé trop tard en penchant la tête en arrière pour tenter de voir la balle. Il la vit pénétrer dans les filets et juste après : poteau ! Un bruit sourd, le noir, et Perra étendu sur le sol. Le ballon, lui, alla cogner contre la clôture métallique, faisant tomber un nuage de rouille.

– 1-1, s'écria Dogge dans le silence général.

Il regarda autour de lui : pas la moindre mine réjouie sur le visage des membres de son équipe, qui regagnaient leur camp l'air inquiet.

Perra était toujours allongé sur le sol, entouré par les membres de sa propre équipe. Dogge, pour sa part, n'avait pas bougé du point de penalty.

Il s'efforça de réfléchir. Qu'avait-il fait, au juste ? Pas grand-chose d'autre que marquer un but. Mais peut-être se trompait-il. Pourtant, ce n'était pas sa faute si Perra avait cogné la tête contre le poteau.

Le vent poussait le sable dans ses jambes.

Perra s'ébroua et se releva lentement, le visage couvert de sang et de sable. Une fois debout, il porta les mains à sa face, en chancelant un peu.

– Mon nez !

La bande de Tottvägen se tourna vers Dogge.

– J'ai le nez cassé !

Thomas, le Bourreau-de-crapauds, **Samy** l'Arabe et Berntan avancèrent lentement vers Dogge, qui recula en direction de sa moitié de terrain, se retourna et vit qu'elle était vide. Les membres de son équipe avaient disparu.

– C'est pas ma faute, dit-il.

– Si, répliqua Thomas, c'est ta faute. Tu vas payer ça.

Dogge comprit soudain qu'il était en danger. Il pivota sur ses talons et prit ses jambes à son cou.

– Tu peux rentrer chez ta défunte mère à toute vitesse. On te retrouvera, va, lui cria Perra.

Dogge se contenta de courir.

Les maisons de Förvaltarvägen étaient de deux sortes : d'un côté quatre immeubles rouges de forme carrée et au drôle de toit métallique, numérotés de 2 à 8. On aurait dit qu'ils portaient le genre de chapeau fabriqué en pliage. Ils étaient munis d'ascenseurs grinçants, cahotants et sentant mauvais, dont les boutons portaient des chiffres de 0 à 9. De l'autre côté de la rue s'étendait un bâtiment bas, de quatre étages, sans ascenseur. Les entrées portaient des chiffres impairs. On se serait cru dans une vallée assez profonde plongée dans l'ombre la plus grande partie de la journée. Des voitures étaient parkées le long des trottoirs et, à l'extrémité, il y avait un endroit pour faire demi-tour. Au-delà s'étendait Gungis, ce parc en terre battue entouré de bancs et équipé d'un bac à sable, de balançoires et d'un portique d'escalade rouillé. La rue n'était pas longue et, comme elle se terminait en cul-de-sac, les véhicules qui y pénétraient étaient obligés de revenir en arrière par le même chemin. Le seul qui allait plus loin et pénétrait sur Gungis était celui de la police, qui venait environ une fois par semaine embarquer l'ivrogne surnommé la Barbe.

Pendant la journée, c'était les tout-petits qui jouaient là, surveillés par leurs nourrices ou par les jardinières d'enfants pour les empêcher de porter les crottes de chat à leur bouche, recevoir une balançoire dans la tête ou rester bloqués sur le portique rouillé. Cela ne les empêchait pas d'ailleurs de le faire car les nourrices et les jardinières avaient beaucoup à se dire et constataient trop tard ce qui arrivait à leurs protégés. Il n'y avait que la Barbe qu'elles voyaient toujours à temps.

Au-dessus de Gungis se trouvait le kiosque de l'Eclair, tourné vers Råsundavägen. Le vieux qui le tenait comptait si lentement que cela lui avait valu ce surnom. Il suffisait qu'on lui achète une glace et deux chewing-gums pour qu'il soit obligé de sortir son crayon et du papier. Plus que ça, il appelait sa femme. C'était assez impressionnant, car on avait le sentiment qu'elle sortait des ténèbres, au fond de la boutique, et prenait forme quand il lui disait de venir.

L'arrêt d'autobus était situé juste à côté du kiosque et l'on avait prolongé le toit de celui-ci pour qu'il serve en même temps d'abri, en

ajoutant des côtés en fibrociment gris et un plancher posé sur un socle en bois, sous lequel le sable sec sentait le pipi de chat. Les clients qui venaient prendre le bus en profitaient pour faire des emplettes au kiosque et, comme les lames du plancher n'étaient pas bien jointes, il y avait parfois des pièces qui se glissaient dans l'intervalle, si on les laissait tomber. Les gens sont souvent maladroits avec leur portefeuille ou leur porte-monnaie et les adultes ne se mettent jamais à plat ventre pour récupérer ce qu'ils ont perdu. Il arrivait donc qu'on trouve une pièce d'une couronne ou de cinquante centimes, voire un petit billet. Il y avait aussi un banc, sous cet abri, mais il n'était pas très confortable, pour éviter que les gens s'en servent inutilement.

Le bus qui s'arrêtait là était le 509, à destination du centre commercial de Solna Centrum. De l'autre côté de Råsundavägen, on prenait le 513 pour Norra Bantorget, très loin en ville. Juste derrière le kiosque était installé un autre banc, un vrai banc de parc, celui-ci. Comme il était nettement plus confortable, beaucoup de gens s'en servaient inutilement,

surtout les ivrognes. Tout autour, le sol était tassé et couvert de mégots et de capsules. La Barbe venait souvent y boire et se parler à lui-même. Il portait des haillons et une barbe touffue. Quand il était vraiment ivre, il désirait de la compagnie et descendait vers Gungis en radotant. Il s'asseyait parmi les nourrices et les jardinières, pour avoir de la société et à qui parler. Mais, aussitôt, l'une d'elles rentrait appeler la police. La voiture arrivait et pénétrait sur le terrain de jeux, car c'était la seule qui avait le droit de le faire.

Une fois, pourtant, il y avait eu une ambulance. C'était un petit enfant qui avait avalé de travers une crotte de chat. Il avait le visage bleu mais, comme l'ambulance était arrivée rapidement, tout s'était bien passé. Depuis ce jour-là, les nourrices et les jardinières détestaient autant les chats que la Barbe.

La rue n'appartenait pas aux adultes, car ceux-ci ne connaissaient pas les différents revêtements et les fentes laissées par les travaux d'entretien ou la pose des câbles et des tuyaux. Sur l'asphalte, il y avait des parties plates

mais aussi d'autres qui étaient rugueuses et irrégulières, là où on n'avait pas passé le rouleau, lors du goudronnage. Les adultes ne savaient pas le nombre des plaques ni leur fonction, non plus. Ils ne connaissaient pas les bordures de trottoir et ignoraient que certaines étaient étanches et d'autres ne l'étaient pas, car elles avaient été défoncées par le chasse-neige. Et puis les supports à bicyclettes : certains étaient tordus, d'autres complètement arrachés. Parfois, un antivol y était resté attaché depuis des années sans rien à empêcher de dérober, car le vélo était parti depuis longtemps.

Les adultes connaissaient seulement l'odeur de leur propre entrée d'immeuble. Dogge, lui, était familier de toutes. Si quelqu'un lui avait bandé les yeux, il se serait reconnu partout et aurait même pu dire le numéro.

Il remonta Rättarvägen, vers Råsundavägen, en courant. En passant devant le kiosque à saucisses de la gare de Solna, il vit Motte et Roger-Huit en train de manger, sur leurs mobs. Ils ne prêtaient jamais attention aux petits, sinon

pour les obliger à faire leurs courses et ce genre de choses. C'étaient les rois de Förvaltarvägen et ils trônaient sur leurs engins. Motte avait le visage couvert de boutons, mais personne ne le faisait remarquer – ou plutôt n'osait le faire. Il ressemblait à la lune, mais il valait mieux s'abstenir de le dire, si on tenait à la vie, car il pratiquait le karaté. Il lui arrivait d'ailleurs de s'entraîner à tel ou tel coup sur Larsa, Dogge, Nisse BH ou quelqu'un d'autre à proximité, quand l'envie l'en prenait. Par ailleurs il était assez sympa. Roger-Huit avait de grandes dents de devant et il était embêtant d'une autre façon, lui. Il était capable d'obliger deux amis à se battre même s'ils ne le voulaient pas.

Il était difficile de leur échapper, à ces deux-là.

– Qu'est-ce que t'as ? s'écria Motte. T'es si pressé que ça d'aller te branler ?

– Non, j'ai marqué un but, haleta Dogge en sentant qu'il commençait à avoir un point de côté.

– Alors, tu fais un tour d'honneur ou quoi ?

– Non, j'ai marqué un but à Perra, de Tottvägen.

– Et puis après ?

– Il s'est cogné contre le poteau.

Roger-Huit et Motte éclatèrent de rire au point de projeter de la purée sur le réservoir de leurs mobs.

– Avec le nez, ajouta Dogge. Il se l'est cassé.

Les rois de la mob se tordaient maintenant de rire, penchés sur leurs guidons. Dogge prit à nouveau ses jambes à son cou. L'air lui brûlait les poumons au point qu'il avait l'impression qu'on lui écorchait la trachée-artère et son cœur battait si fort qu'il croyait que ses oreilles remuaient. Il fut obligé de s'arrêter devant Konsum, le supermarché des Coopérateurs, pour se tenir à la balustrade, respirer à pleins poumons et tenter de se rafraîchir. Il regarda autour de lui, mais ne vit pas trace de poursuivant. Il était étonné de constater qu'il n'avait pas peur comme il aurait dû et éprouvait un autre sentiment, à la place : celui d'avoir accompli quelque chose de drôlement fort rien qu'en tapant dans un ballon. C'était le plus beau shoot qu'il ait jamais expédié et personne ne l'oublierait jamais. Il aurait donc dû avoir peur.

A ce moment-là, Koskela sortit du magasin avec un sac à provisions à la main. C'était un vieux Finlandais, invalide de guerre, qui boitait fortement.

– Salut, lança-t-il à Dogge. Tu ne vas pas pêcher la brème ? Tu sais que j'en achète.

– Pas aujourd'hui, dit Dogge. J'ai autre chose à faire.

– Préviens-moi, la prochaine fois que vous irez. Si c'est une question de prix, on peut toujours s'arranger.

– Demain, peut-être.

– T'en as des belles chaussures de foot. Elles ne sont pas près d'être trop petites pour toi.

– Peut-être même jamais, opina Dogge.

Il tourna la tête et vit Thomas et le Bourreau-de-crapauds monter Rätтарvägen. Ils ne l'avaient pas encore aperçu et s'arrêtaient au kiosque à saucisses. C'est Motte et Roger-Huit qui le leur firent découvrir en le désignant avec leur barquette de purée en rigolant. Dogge lâcha la rambarde et se rua vers Rätтарvägen. Les semelles de ses chaussures claquaient sur l'asphalte, il trébucha, tomba et s'écorcha le genou.

– Foutues godasses !

Il les délaça rapidement, les enleva et les fourra dans une corbeille à papier. De toute façon, il ne jouerait plus jamais au foot, maintenant. Les chaussettes, il les glissa dans sa poche. Puis il courut pieds nus, monta l'escalier de la Poste, contourna le bâtiment et gagna Fyrgränd à travers les buissons. Il avait apparemment semé ses poursuivants.

Il continua donc à pas lents le long de Råsundavägen et parvint à l'immeuble portant le nom du cinéma Thulé, situé au rez-de-chaussée, sur la rue. L'entrée n'avait rien d'extraordinaire, même si elle était surmontée d'un baldaquin entouré de lampes électriques, ainsi qu'autour de la porte. Mais la plupart des ampoules étaient cassées.

Dogge s'attarda un moment à regarder l'affiche. Elle représentait une femme vêtue d'une robe rouge trop petite pour elle qui se penchait en arrière sur un lit et semblait... avoir faim, selon lui. Le film s'appelait *Rouge à Rio*. Dogge l'avait vu, puisqu'il les voyait presque tous.

Il pénétra dans le foyer. Il était désert, car la séance ne commençait que dans quelques heures. Il y avait bien sûr un guichet, une machine à pop-corn, un fauteuil en cuir et, sur le sol, une moquette rouge absorbant tout : le pop-corn, la poussière, les crosses de hockey qu'on laissait tomber dessus, les papiers gras et même la lumière et le bruit. Elle était omnivore, cette moquette, mais aussi très douce aux pieds, surtout quand ils étaient nus. On avait l'impression qu'elle allait vous avaler et qu'on n'en ressortirait jamais.

Il entendit des jurons, des bruits de métal et de coups, en provenance de la cabine de projection, et pénétra dans les toilettes. Il y avait un urinoir et trois cabines dont on pouvait fermer la porte. Cela sentait très fort l'urine tombée un peu partout sauf là où il fallait. Les rares morceaux de déodorant solide ne suffisaient pas à couvrir la puanteur. Dogge fit ce qu'il était venu faire et monta dans la cabine.

Sigge, son père, était en train de procéder à l'essai d'un projecteur neuf et cela ne semblait pas très bien se passer.

– Saleté de machine, jura-t-il. Regarde ce qui est marqué dans le manuel. La pellicule doit passer comme ça. Mais y a pas de roue dentée comme il faudrait, bon sang. Qu'est-ce que c'est que ce travail ? demanda-t-il en désignant une illustration.

– Fais voir, dit Dogge en prenant le livre.

– Si je n'y arrive pas, il n'y aura pas de séance.

Dogge observa la couverture puis vérifia l'appareil.

– C'est pas le bon projecteur.

– Comment ça ?

– Ou pas le bon manuel.

Sigge fouilla un peu partout dans la cabine et finit par trouver un autre manuel, qu'il se mit à feuilleter.

– Ah, je comprends, maintenant.

Ils s'entraidèrent pour charger le film.

– Va t'asseoir dans la salle, je fais un essai.

– Qu'est-ce que c'est comme film ?

– *Rouge à Rio*.

– Oh, c'est triste.

– La semaine prochaine, ça sera mieux. Je passerai *Le Signe de Zorro*.

– Chouette, dit Dogge. J’amènerai Larsa.

Dogge descendit dans la salle et choisit la meilleure place, en plein milieu. Les fauteuils étaient recouverts de velours rouge. La lumière s’éteignit et Sigge lança le film. C’était une histoire d’amour, or Dogge n’aimait pas cela. Mais c’était bon d’être là, en sécurité, dans l’obscurité. Il se demanda si la bande de Tottvägen était encore à sa poursuite et, si oui, pour combien de temps. Quelques jours ? Une semaine ? Tout l’été ? L’éternité ?

Certaines scènes du film étaient bien, par exemple celles où la femme en robe rouge avait l’air d’avoir faim et surtout celle où elle l’enlevait pour plonger dans la mer. Mais Dogge s’endormit avant qu’elle ne survienne.

Sigge le réveilla une fois la projection terminée.

– Je reste ici, je rentrerai après la séance de six heures. Il y a des raviolis dans la resserre.

– Bien, répondit Dogge.

– Tu es pieds nus ? s’étonna Sigge. Je croyais que tu allais jouer au football ?

– J’ai arrêté.

Il rentra à Förvaltarvägen alors que le soir tombait. Le soleil était bas sur l'horizon et changeait les vitres des maisons en disques d'or. Dogge habitait au numéro 7, celui des saucisses de porc. La vieille Andersson en avait fait cuire un tel nombre que l'odeur ne pourrait jamais être éliminée de sa cage d'escalier. Or, Dogge détestait les saucisses de porc.

LE MAMMOUTH DANS LE PERMAFROST

Dogge enfila son pyjama et alla s'asseoir près de la fenêtre pour regarder dans la rue. Le soleil était couché et une lumière bleue s'était répandue sur le monde. Il souffla sur la vitre et écrivit son nom dans la buée. Il pensa à elle et s'étonna de constater à quel point son souvenir était flou. Il se rappelait mieux son parfum que son visage.

– Tu aurais dû voir le but que j'ai marqué. Le goal a été feinté, il n'a pas eu le temps. Il s'est cogné le nez contre le poteau et s'est fait mal. J'ai oublié de lui demander comment il allait. Je crois que ce sera mon dernier but. J'ai cessé de jouer au football, c'était mon dernier match. J'ai jeté mes chaussures. Elles étaient trop grandes, de toute façon. Elles m'iront peut-être dans dix ans, mais ce sera trop tard. Le sport, ça ne sert qu'à vous causer des blessures, et puis je ne ferai jamais du 44. Et, même si je faisais du 42, elles seraient encore trop grandes. Tu sais ce que j'ai appris, aujourd'hui? Eh bien, qu'on a retrouvé un mammouth en parfait état, en Sibérie. Il est prisonnier du permafrost

depuis vingt mille ans. On peut le manger, la viande est comestible. Et puis on a découvert un astéroïde qui file vers nous et il existe un petit risque qu'il entre en collision avec la Terre en 2020. Mais c'est encore loin, alors je n'ai pas peur. Pas de l'astéroïde, en tout cas. Parce que, le temps qu'il arrive, les savants disposeront d'une fusée atomique qui le réduira en miettes et ça fera une belle pluie d'étoiles, à la place. Il paraît que, dans cinq cents ans, ce seront les insectes qui règneront sur la Terre.

A part ça, il ne se passe pas grand-chose. On se débrouille. On mange des raviolis de temps en temps. La semaine prochaine, papa passera Le Signe de Zorro, au Thulé.

Dogge effaça son nom de la vitre et leva les yeux vers Råsundavägen. Il vit la Barbe avancer en titubant et s'arrêter pour fouiller dans une corbeille à papier. Nul autre être vivant à l'horizon. Dans Förvaltarvägen, les lumières s'éteignirent les unes après les autres, aux fenêtres, jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus que chez Koskela, au numéro 2. Là, il y en avait toujours. Koskela n'avait pas dormi depuis la guerre d'Hiver, en Finlande.

L'ENFANT SOUS LE KIOSQUE

Dogge se réveilla tôt, alors que Sigge était encore endormi. Quand celui-ci avait assuré une séance tardive, le mardi, le vendredi et le samedi, il dormait tard le matin suivant.

Dogge glissa des tranches dans le grille-pain et alla chercher une pile de numéros de *La Science mondiale*. Il avait trouvé quatre années entières de ce magazine dans le container à ordures et il était incapable de manger sans en avoir lu. C'était pareil quand il allait aux toilettes : il n'arrivait pas à faire ses besoins s'il n'avait pas quelque chose à se mettre sous les yeux. On aurait dit que son ventre refusait d'effectuer son travail, dans un sens comme dans l'autre, s'il n'avait pas de lecture.

Le 16 juillet 1945 on entendit dans le désert du Nouveau-Mexique un vacarme équivalent à vingt mille tonnes de TNT. La première bombe atomique venait d'exploser, confirmant les calculs théoriques selon lesquels le noyau de l'atome pouvait libérer des quantités énormes d'énergie.

Dogge sauta un passage puis reprit sa lecture :

Le 6 août 1945, quatre superforteresses B-29 au fuselage argenté prirent la direction de Hiroshima. Chacune avait une mission différente. Celle qui portait le nom de Straight Flush était chargée de la météo, Great Artist et N° 91 du rapport, Enola Gay, enfin, transportait une bombe atomique baptisée Little Boy. Au-dessus de Hiroshima, le temps était magnifique. Claude Eatherly, le pilote de Straight Flush, donna le signal de l'opération. Paul Tibbets, celui d'Enola Gay, amena l'avion au-dessus de l'objectif et ordonna de larguer la bombe.

Great Artist et N° 91 filmèrent le champignon. Au sol, rien ne fut plus comme avant.

Paul Tibbets a été qualifié de plus grand meurtrier de l'histoire humaine, mais il ne s'en est guère soucié. Claude Eatherly, en revanche, tomba fou et se mit à commettre des crimes bizarres. Il attaqua des banques en utilisant pour cela des armes grossièrement imitées, ordonnant aux employés de placer l'argent dans un sac qu'il n'emportait pas. A la suite de cela, il fut interné à

l'hôpital militaire de Waco, au Texas, et devint le symbole de la paix et du désarmement atomique. Pourtant, les membres de son équipage estimaient que ses problèmes psychiques étaient dus à la déception d'avoir seulement été admis à piloter un appareil d'observation météorologique et non à lâcher la bombe atomique. D'autres entrèrent au monastère. D'autres encore vendirent les documents de bord de ce vol et se mirent à sculpter des motifs à caractère religieux dans du marbre acheté avec cet argent.

Dogge continua à griller des tranches de pain en feuilletant la revue. Elle contenait bien des choses intéressantes, par exemple, sur la Grande Muraille de Chine, la façon dont les pyramides avaient été construites, la question de savoir s'il y avait de la vie sur d'autres planètes, s'il était possible de congeler des êtres humains et de les tirer de leur léthargie mille ans plus tard, ou encore de pénétrer dans les trous noirs de l'espace. Mais son père avait dit que ce journal était fait avec des SI et il n'aimait pas cela. Il n'était pas très important de savoir

SI l'univers était plat et ressemblait à un beignet à la confiture, puisqu'il n'était pas possible de le prouver, de toute façon. SI une météorite tombait sur la terre. SI le monde connaissait une nouvelle ère glaciaire. SI la peste ravageait de nouveau le monde...

Pour sa part, Dogge aimait l'idée d'un univers en forme de beignet. Ainsi, les savants disposaient d'une théorie. Car, si l'univers était un beignet, on pourrait le traverser en passant par les trous de ver du temps et remonter jusqu'aux dinosaures ou avancer jusqu'à... quoi au juste? Les trous noirs de l'univers n'étaient peut-être que des trous de vers? Ou alors il y en avait des tout petits partout.

Dogge regarda autour de lui dans la cuisine.

On sonna à la porte. C'était Larsa. Il entra, s'assit à la table de cuisine, glissa une tranche de pain dans l'appareil, prit un des journaux et se mit à lire ce qui était dit des trous de ver du temps et de l'univers en forme de beignet.

– J'y crois pas, dit-il.

Larsa avait une plaie à l'oreille.

– Qu'est-ce que tu t'es fait ? demanda Dogge.

– Mon père a voulu me couper les cheveux, mais j'ai filé.

– T'aurais dû appeler les Droits de l'Enfance

– Et alors, tu crois qu'ils lui prendraient ses ciseaux ?

– Ils viendraient à dix, habillés en noir, avec Droits de l'Enfance dans le dos. Cinq d'entre eux prendraient l'appartement d'assaut, pendant que cinq autres resteraient en renfort à l'extérieur. Ensuite, ils emmèneraient tes parents dans un nuage de gaz lacrymogènes.

Larsa eut une mine de lassitude.

– Il a promis de ne plus boire. Lundi dernier il a même dit qu'il allait devenir militant anti-alcoolique. Mais les journées sont trop longues pour lui. Et ma mère, elle passe tout son temps à faire le ménage.

– Koskela veut des brèmes, dit Dogge. Si on allait au lac de Brunnsviken ?

– Oui, dit Larsa en posant le magazine. Mais faudrait qu'on augmente nos prix.

Ils prirent leurs instruments de pêche ainsi qu'un sac de pain pour fabriquer des appâts,

parce que c'était ce à quoi les brèmes mordaient le mieux. Puis ils sortirent.

– On va mater Lora, suggéra Larsa.

Ils se glissèrent sous les fenêtres du rez-de-chaussée du numéro 5, au milieu des buissons. Derrière la vitre, il y avait une chambre et quelqu'un qui dormait dans un lit.

– Elle est vachement belle, dit Larsa. Dommage qu'elle soit vieille. Quel âge tu crois qu'elle a ?

– Trente ans, sûrement. Elle vient du Brésil ou d'Italie ou de quelque part.

– Elle se réveille. On va peut-être voir quelque chose.

– Baisse-toi, lança Dogge.

Ils se tapirent sous la fenêtre et, quand ils se relevèrent, le store était baissé.

– Merde, dit Larsa. Je voudrais les voir.

Au numéro 2, l'immeuble de Koskela, cela sentait la lessive car la buanderie de l'ensemble de la rue était située au sous-sol. Ils entrèrent et appelèrent l'ascenseur.

La fleuriste du numéro 4 vint apposer un avis en bas de la cage d'escalier, avant de ressortir.

Dogge alla lire ce qui était marqué: *Cent couronnes de récompense à qui retrouvera Mille, mon chat, perdu depuis trois jours. C'est un mâle noir et blanc avec un collier bleu.*

– T'as vu un chat ? demanda Dogge.

– J'en ai vu des tas, répondit Larsa.

– Un noir et blanc à collier bleu ?

– Je sais pas.

– Si t'es capable d'en attraper, t'auras cent couronnes.

Ils montèrent dans l'ascenseur et appuyèrent sur le dernier chiffre, le 9. L'appareil se traîna péniblement vers le haut, en vibrant. Quand il prenait un ascenseur, Dogge avait toujours peur que le plancher ne cède. Il voyait cela en rêve aussi et prenait appui contre les parois en bandant ses muscles. L'ascenseur s'arrêta, ils étaient arrivés. Le plancher avait tenu bon, cette fois encore, mais il était sûr que ce n'était que partie remise. Sur l'ouverture de la boîte aux lettres était marqué le nom de Villho Koskela. Larsa sonna et, au bout d'un moment, la porte s'ouvrit.

– Salut, les enfants. Entrez.

Koskela les précéda en boitant, parlant de façon bizarre. C'était du suédois assez facile à comprendre, mais chantant étrangement. L'homme avait l'air gai, malgré sa jambe en plastique. La nuit, il composait des tableaux en allumettes et il y en avait partout sur les murs. Le plus grand ne comportait pas moins de soixante-trois mille deux cent vingt-sept allumettes et représentait la Crucifixion de saint Pierre, à qui les bourreaux étaient en train de lier les mains. Koskela leur avait dit que c'était la copie exacte de la célèbre peinture de Michel-Ange exposée au Vatican, qui n'était pas, bien sûr, en allumettes, elle.

Dogge observa un instant le tableau puis gagna la fenêtre de la cuisine pour regarder dans la rue. C'était à vous donner le vertige. Il vit la Barbe fouiller dans les corbeilles à papier du parc, puis Lora sortir du numéro 5 en se retournant, comme si elle sentait quelqu'un l'observer, avant de se hâter vers l'arrêt d'autobus. Une mouette passa juste devant la fenêtre, suivie par d'autres. On était à hauteur d'oiseau de mer, là-haut, à vrai dire.

Koskela sortit sur le balcon en boitant et se mit à lancer des morceaux de pain aux mouettes, qui se précipitèrent dessus en effectuant des pirouettes vertigineuses pour se les disputer.

– Je leur donne à manger tous les jours, dit Koskela. Après, elles vont se poser sur le balcon de la Comtesse en attendant la suite. Elle est furieuse, à cause des crottes qu’elles laissent sur son balcon. Elle ne va pas être déçue, ajouta-t-il avec un rire qui couvrit les cris des oiseaux.

– Nous, on va pêcher, dit Dogge. Mais on a eu pas mal de frais, alors on est obligés d’augmenter nos prix.

– Je vous offre trois couronnes par brème.

– Jamais de la vie. Cinq.

– Quatre, concéda Koskela.

Au-dessus de la porte du vestibule était accroché un pistolet-mitrailleur que Dogge n’avait pas remarqué. Il faisait sombre, dans l’entrée, et l’on voyait donc mal. Cette fois, pourtant, il ne lui échappa pas.

– C’est un vrai ? demanda-t-il.

– Bien sûr que oui, répondit Koskela. Mais il est là pour décorer, seulement, parce qu’il ne fonctionne plus.

– Pour décorer ? s'étonna Dogge.

– Enfin, pas vraiment, disons plutôt : comme souvenir. Il date de si longtemps qu'on a peine à y croire.

– Y a eu un mort, je veux dire : dans cette guerre ? demanda Larsa.

– Il y en a pas mal, oui. Assez parlé de ça. Allez plutôt pêcher, vous. Moi, je donne à manger aux mouettes.

– Cinq couronnes la brème, répéta Larsa.

– Bon, d'accord. Mais allez-y.

Ils prirent l'ascenseur pour descendre et Dogge se tint à la paroi. Le plancher ne céda pas cette fois non plus.

Ils traversèrent Gungis. Les nourrices et les jardinières n'étaient pas encore arrivées et n'avaient pas envahi le parc avec leur progéniture. Un chat était en train de faire sa crotte dans le bac à sable, mais il n'était pas noir et blanc, et ne portait pas un collier bleu. Larsa avait pourtant envie de l'attraper et de tenter le coup : même si ce n'était pas le bon, il pouvait peut-être lui rapporter vingt-cinq couronnes au lieu de cent.

– T'en auras pas un centime, certifia Dogge.

Ils montèrent la côte du kiosque de l'Eclair. La Barbe était couché sur un banc, derrière, en train de dormir. Il avait un sac de canettes de récupération sur le ventre et aux pieds des chaussures de football à crampons vissés, des vraies godasses d'international.

L'Eclair était en train de fermer le kiosque. Il était grand et maigre. Peut-être était-ce à cause de sa taille, s'il était si long à compter, d'ailleurs. L'influx nerveux mettait plus de temps à parcourir la distance entre son cerveau et ses doigts, le long de ses bras. Une fois qu'il avait écrit un chiffre, il fallait un temps fou avant que le signal suivant n'arrive et il avait déjà oublié pourquoi il avait posé le précédent. C'est sûrement ça, pensa Dogge.

L'Eclair salua lentement Dogge et Larsa et il lui fallut pas mal de temps pour rouvrir son kiosque.

– Je voudrais quelque chose, lui dit en effet Larsa.

– Tout de suite, répondit l'Eclair.

Dogge et Larsa allèrent s'asseoir dans l'abri d'autobus pour attendre, sachant qu'ils en avaient pour un bout de temps. Les murs

étaient couverts de graffitis et de dessins, les uns illustrant les autres. Mais il y avait beaucoup de fautes d'orthographe, aussi, sauf au mot « bite », toujours bien écrit. Il est vrai qu'il n'est pas compliqué.

– T'as vu ce qu'y a marqué là ? demanda Larsa.

– Putain de bull-dog.

Mais tout cela n'était guère palpitant. Heureusement, il y avait une énigme qui était plus intéressante.

Question : Combien y a-t-il de prunes dans ce panier ?

Réponse : Le bus n'avance pas vite.

Dogge et Larsa trouvèrent cela formidable, sans pouvoir dire pourquoi. Mais c'était magnifique, digne de la théorie selon laquelle, si on allait plus vite que la lumière, on remontait le temps. Ou que l'univers était un beignet. Qu'est-ce qu'il y avait derrière, alors ? Impossible à dire.

– Peut-être un autre beignet ? suggéra Larsa. Un plat entier de beignets.

– Et en dehors du plat ? demanda Dogge.

– Peut-être une cuisine, ou toute une pâtisserie.

– C'est faux, corrigea Dogge. En dehors du beignet, c'est le vide, le néant.

– Comment ça, le néant ? s'étonna Larsa. Faut bien qu'il y ait quelque chose, explique-toi.

– C'est pas possible à expliquer, autrement ça serait pas le néant.

– Le bus n'avance pas vite, répéta Larsa.

A ce moment, l'Eclair ouvrit le rideau du kiosque.

– Qu'est-ce que tu voulais ?

– Des bonbons amers.

Larsa en acheta cinq à cinquante centimes pièce. Quand l'Eclair eut fini de compter, il n'y en eut pourtant que pour deux couronnes. Dogge et Larsa échangèrent un regard, mais ne dirent rien. Le second plongea la main dans sa poche, sortit une poignée de pièces de monnaie et garda deux couronnes. En remettant le reste en place, il en laissa tomber quelques-unes qui rebondirent sur le plancher, roulèrent et allèrent se glisser entre les lames, rejoignant celles qui étaient déjà dans le sable.

– Merde, lâcha Larsa.

En se penchant, ils virent quelque chose bouger et les pièces disparaître.

– On m’a piqué mes sous.

Dogge alla s’agenouiller et regarder sous le plancher.

– Sors de là, cria-t-il. Je t’ai vu.

Un gamin très sale sortit à quatre pattes, avec des bâtons d’esquimaux dans une main et l’argent de Larsa dans l’autre. C’était Ola.

– Regardez, dit-il. J’ai trouvé un bâton à trois étoiles. Le plus, c’est cinq.

– On s’en fout, fit Larsa. Donne-moi mon argent.

Lentement, à contrecœur, Ola tendit la main à Larsa et lui rendit ses pièces.

– Je collectionne les bâtons, dit-il en clignant des yeux. Si je réussis à avoir cinquante étoiles, je gagne.

– Tu gagnes quoi ?

– J’aurai le droit d’emporter tout ce que je pourrai sortir d’un magasin de jouets en l’espace de dix minutes.

– J’y crois pas, rétorqua Larsa.

– Si, j’en ai déjà vingt-deux. Quand j’en aurai cinquante, j’enverrai ça à une adresse à

Trollhättan pour gagner. Et j'aurai le droit de prendre tout ce que je veux au magasin de jouets de Solna Centrum.

Larsa ne put s'empêcher de pouffer :

– J'ai jamais rien entendu de plus débile.

– De plus débile ? répéta Ola en regardant ses bâtons.

– Allez, viens, dit Larsa en tirant Dogge par la manche.

– Regardez, reprit Ola en levant la main. J'ai la bague à tête de mort de mon frangin. Elle est en argent, du vrai.

Il l'ôta et la posa dans le creux de sa paume pour qu'ils l'admirent.

– Tu te prends pour le Fantôme ? s'esclaffa Larsa.

– Où est-ce que vous allez ? demanda Ola en remettant la bague.

– Ça te regarde pas, répondit Larsa. Retourne sous le kiosque, tu sens le pipi de chat.

Ola parut étonné et flaira son corps, sans rien percevoir de particulier. Les journées qu'il avait passées sous le kiosque avaient rendu son odorat insensible à l'urine. Il ne faisait pas grand-chose

d'autre que de chercher des bâtons d'esquimaux, en fait. Il s'était certes inscrit aux scouts, mais il n'y allait jamais, pas plus qu'à d'autres activités de ce genre. C'était uniquement pour obéir à sa mère. Il ne savait même pas où se trouvait le local.

Larsa commença à s'éloigner.

Dogge hésita une seconde et Ola le regarda.

– Vingt-deux étoiles, répéta Ola. Ça fait plus d'un an que je collectionne les bâtons. Y en a pas beaucoup qu'ont des étoiles, c'est un peu comme de trouver des trésors.

– Je comprends, dit Dogge.

– Tu pourras venir m'aider à sortir les jouets. A deux, on en prend plus parce que, dix minutes, c'est pas très long.

Dogge secoua la tête.

– Non, fais-le tout seul. Comme ça, t'auras pas à partager.

– Mais faudra que tu m'aides.

– Bah, dit Dogge en rattrapant Larsa.

Ola ne bougea pas. Il savait qu'il était inutile d'insister pour accompagner les deux autres. Il y avait longtemps qu'il avait cessé de demander

ce genre de chose. Soudain, il n'eut plus qu'une seule idée en tête. Elle lui vint sous la forme d'un éclair de couleur.

– Orange, lança-t-il dans le vide.

– Quoi ? demanda Dogge en se retournant.

– Je sais pas. J'ai simplement pensé à une orange.

– Et alors ?

– Je sais pas, répéta Ola en retournant sous le kiosque.

– Il est cinglé, dit Dogge. Complètement impossible. Tu te souviens que sa mère le tenait en laisse, quand on a commencé à aller à l'école. Elle le lâchait seulement en arrivant devant la grille.

– Son grand frangin a été renversé par le 509.

– Elle avait peur que ça lui arrive à lui aussi, alors ?

– Oui, ou bien avec le 515.

– Il s'en est tiré, son frangin ?

– Oui, mais il est dans un foyer pour enfants qu'ont été renversés, ou quelque chose comme ça. Un établissement spécialisé, je crois que ça s'appelle. Parce qu'il est bizarre, son frère.

– Faut faire gaffe aux bus, c’est vrai, déclara Larsa en donnant un bonbon à Dogge. Ils vont pas aussi lentement qu’on le dit, les bus. Mais je pige toujours pas le truc des prunes dans le panier.

Ils mirent les bonbons amers dans leur bouche en faisant la grimace.

– Super, dit Larsa. Ça a du goût, au moins. Dogge recracha le sien.